



HAL
open science

L'espace du vivant vulnérable aux prismes des réflexions socio-éthologiques

Gisèle Dambuyant

► **To cite this version:**

Gisèle Dambuyant. L'espace du vivant vulnérable aux prismes des réflexions socio-éthologiques. Martine Janner-Raimondi; Denis Pernot. Oser l'interdisciplinarité. Rencontres croisées autour du vivant, Téraèdre, A paraître, coll. "Éclaboussments", 978-2-36085-117-1. hal-03829699v2

HAL Id: hal-03829699

<https://hal.science/hal-03829699v2>

Submitted on 12 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ESPACE DU VIVANT VULNÉRABLE AUX PRISMES DES RÉFLEXIONS SOCIO-ÉTHOLOGIQUES¹

Gisèle Dambuyant²

À partir du colloque novateur de novembre dernier organisé par l'Université Sorbonne Paris Nord, un éthologue, Heiko G. Rödel, et une sociologue, Gisèle Dambuyant, ont voulu donner suite à cette journée intéressante et stimulante en analysant leurs travaux respectifs à partir de dialogues scientifiques. Comment et jusqu'où penser des spécificités et des analogies sur les influences de l'environnement sur des êtres vivants ? Cette proposition fait suite au triple défi lancé par ce colloque : proposer des réflexions diversifiées sur des concepts communs, élargir les perspectives d'analyses à partir de travaux de disciplines différentes, favoriser de nouvelles collaborations entre des enseignants chercheurs de l'université.

Il se trouve que nous avons pu réfléchir à l'ensemble des concepts des deux pôles d'échanges puisque H. G. Rödel intervenait autour des concepts d'« Espace(s), Mouvement(s), Limite(s) » ; et que G. Dambuyant animait une autre table ronde, autour de « Mutation(s), Innovations, Création/Créativité ». Ainsi, cette contribution s'articulera en trois parties. Dans un premier temps, nous préciserons, vis-à-vis de nos disciplines respectives, les spécificités et les usages des concepts permettant à la fois de les enrichir et de mieux les appréhender dans

1. Heiko G. Rödel (LEEC) a participé à la rédaction de l'article en relisant et en modifiant certains points.

2. Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux (IRIS – UR 8156).

toutes leurs déclinaisons. Ensuite, nous analyserons des différences et des analogies de nos objets d'études pour décliner une problématique commune. Enfin nous examinerons, à partir de nos travaux de recherches, les apports et les limites des dimensions pluri et transdisciplinaires.

1. D'une table ronde à une autre : les concepts en question

Gisèle Dambuyant n'a pas pu présenter ses travaux mais a animé une table ronde autour des concepts de « Mutation(s), Innovations, Création/ Créativité », mettant en dialogue trois communications de disciplines différentes. La première, en éthologie, présentée par Patrizia d'Ettorre, ciblait l'innovation en considérant les capacités d'apprentissages des insectes sociaux. La seconde, en sciences de l'éducation, proposée par Michaël Huchette, s'intéressait à la création pédagogique des jeux par les professeurs pour favoriser les apprentissages des étudiants. La dernière, en psychologie clinique, présentée par Florian Houssier, déclinait la créativité et l'importance de la culture chez les adolescents.

Qu'en est-il de ces concepts en sociologie ?

La mutation se définit par rapport au changement radical, à la conversion et à l'évolution profonde. Si la biologie évoque la transformation brusque du patrimoine génétique d'un être vivant, la sociologie se réfère aux modifications de l'organisation sociale de structures ou des comportements sociaux. Ainsi, en sociologie, le terme de mutation est fortement associé aux changements modifiant les pratiques et les mentalités de façon durable et générale. En fonction des courants sociologiques, ils sont interprétés différemment. Pour les évolutionnistes, les changements sont associés au progrès. Pour les fonctionnalistes, ils ne sont que l'aboutissement de causes qui les provoquent et que l'on doit expliciter en basant les principes d'analyses des traditions par rapport à la modernité. Ainsi, la mutation est à comprendre dans une dimension temporelle en référence au passé par rapport à un présent modifié, où la structure collective et les comportements sont transformés en permanence et sur du long terme.

Si le rapport au temps est essentiel pour appréhender la mutation, il en est de même dans son rapport à l'espace dans toutes ses composantes : sociale, culturelle, géographique. La mutation s'en réfère alors à la dimension spatiale. Dans notre propos, il est plus approprié d'évoquer

l'espace dans sa référence au territoire. Si, en sociologie, il représente l'étendue de la terre sur laquelle vit un groupe humain, il correspond en zoologie à l'habitat d'un groupe ou d'un seul animal défendu contre l'accès d'autres congénères. Dans quels territoires d'êtres vivants s'observent des changements et quelles en sont les causes ?

La mutation se démontre autant dans des transformations collectives que dans des modifications de comportements individuels associés à la notion de création et de créativité. Davantage utilisé en psychologie qu'en sociologie, ce concept analyse des modalités de fonctionnements induisant du nouveau par de l'imagination puis de l'invention. Quelles sont les causes de ces créations ? Comment différencier les créativités individuelle et collective dans l'évolution des êtres vivants ? C'est dans cette complexité de l'individuel et du collectif, des groupes sociaux et des sociétés, que ces concepts prennent forme et s'articulent. Comme le souligne G. Balandier, le fait de changements multiples et cumulés, profonds et irréversibles, s'impose à l'attention de tout praticien des sciences sociales qui actualise sa recherche et sa réflexion (Balandier, 2004, p. 74-78). Dès lors, et pour ce premier concept, la sociologie comme l'éthologie peuvent se rejoindre pour analyser toute mutation, à la fois processus et aboutissement de changement social. Le dictionnaire de la sociologie contemporaine distingue les facteurs explicatifs de ce changement à partir de six causes : la démographie, le progrès technique, le développement économique, les valeurs culturelles et idéologiques, les conflits sociaux et l'innovation (Durand & Weil, 1989, p. 279). Qu'en est-il de ce concept ?

Sa définition première signifie introduire un produit ou un procédé nouveau, et rejoint de façon complémentaire la création et la créativité. Sociologiquement, l'innovation se définit comme un processus d'influence qui conduit au changement social et dont l'effet consiste à rejeter les normes sociales existantes pour en proposer de nouvelles. Ainsi, la sociologie de l'innovation traite des interactions entre la société et les techniques (Gaglio, 2011). Majoritairement représentée par du positif, elle est aussi synonyme de destruction de ce qui existe et transforme la société. C'est alors plus précisément le concept d'innovation sociale qui est à retenir dans notre propos (Richez-Battesti, Petrella, Vallade, 2012, p. 15-36). L'innovation sociale est un processus mis en place dans le but de changer les pratiques habituelles afin de répondre à une situation sociale jugée insatisfaisante à un moment donné, dans un lieu donné.

Ce type d'innovation décline le social à trois niveaux. D'abord, au niveau organisationnel, pour améliorer l'efficacité des organisations en développant l'intérêt collectif et le faire ensemble, comme par exemple une plateforme de services ou un groupement de coopérations. Ensuite, au niveau de l'intervention sociale, pour lutter contre la pauvreté et soutenir les populations fragilisées. Enfin, au niveau sociétal, pour élargir l'innovation à l'évolution de la société et répondre aux nouveaux défis, notamment environnementaux. Ces trois niveaux d'analyses, organisationnel, social et sociétal peuvent être déclinés par la sociologie et l'éthologie dans leurs travaux respectifs pour mieux appréhender le vivant dans ses contextes de vie et préconiser des modalités de protection des êtres les plus vulnérables.

Les concepts de cette table ronde font écho avec l'autre triptyque conceptuel où intervenait H. G. Rödel. En effet, les mutations, innovations et créations évoquées précédemment se réalisent par des mouvements réalisés dans des espaces spécifiques et limités par des facteurs environnementaux. Ainsi, ces divers concepts peuvent s'appréhender dans des phénomènes collectifs et individuels et s'explorer dans des environnements spatiaux temporels précis. Dès lors, de mêmes objets d'analyses scientifiques se profilent pour tous les chercheurs s'intéressant au vivant et à leurs conditions d'existences. Quelles en sont les spécificités disciplinaires et peuvent-elles converger dans une même problématique ?

2. Différences et analogies des objets d'études vers une problématique commune

Les travaux de recherches de G. Dambuyant analysent les réalités et les parcours de vies des plus vulnérables. « Être vulnérable, c'est être exposé à des menaces externes, plus ou moins prévisibles, qui mettent à l'épreuve un certain nombre de ressources détenues par des individus, des groupes et des communautés sur des territoires » (Martin, 2013, p. 293-298). Ces menaces, plus ou moins prévisibles, sont associées à des risques qui peuvent amoindrir, voire annihiler les ressources économiques, sociales, culturelles plus ou moins détenues par chaque personne. Dès lors, c'est tout un panel de vulnérabilités qui se décline pour des personnes : fragilisées, par exemple par des situations de handicaps (Dambuyant, 2022), précarisées, par exemple dans des parcours migratoires (Dambuyant, 2019a),

exclues par des processus de désocialisation. Ces derniers, parmi les plus démunis, qualifiés communément de SDF « Sans Domicile Fixe » cumulent les « sans » : sans abri, sans travail, sans argent, sans famille, sans amis... et leur corps devient la dernière et ultime ressource (Dambuyant, 2006). Ils se situent alors dans des conditions de survie, tant physique que sociale, où l'environnement a des incidences sur leurs corps et tout leur quotidien, les amenant rapidement et inexorablement à des prises en charges médico-sociales (Dambuyant, 2013). En effet, vivre sans abri implique d'occuper et d'investir un territoire à même l'espace public, y compris pour y assouvir ses besoins les plus primaires, où la violence s'opère à de multiples niveaux (Dambuyant, 2019b), et où des prises en charges complémentaires d'accompagnements sociaux et de soins sont nécessaires (Dambuyant, 2019c).

En écoutant les travaux de H. G. Rödel présentant les facteurs limitant la reproduction chez un mammifère territorial vivant en groupe, le lapin sauvage, des analogies apparaissent au-delà des différences fondamentales. Il ne s'agit pas d'effectuer la moindre comparaison entre l'homme et l'animal, mais d'analyser les influences de certains éléments de l'environnement dans leurs incidences sur la vulnérabilité. Ainsi, en déplaçant nos champs d'analyses disciplinaires, on peut croiser nos regards scientifiques complémentaires pour dégager des ressemblances d'approches et une problématique commune. Des points de convergence s'observent à deux niveaux, l'un méthodologique, l'autre éthique.

Méthodologiquement, ces deux disciplines privilégient les observations afin d'analyser les environnements et les comportements. En notant rigoureusement les transformations observables, on peut vérifier les réalités et les modifications des actions des êtres vivants dans des contextes spécifiques. Ainsi, on peut tout autant observer rigoureusement des infanticides chez les lapins que des techniques différenciées de mendicité chez les sans-abri. Par ailleurs, les deux disciplines utilisent des approches quantitatives permettant de rendre compte des réalités et des évolutions grâce à des statistiques. Que l'on comptabilise la densité de lapines et leurs âges sur un territoire, pour mieux comprendre leur reproduction et leur survie (Rödel *et al.*, 2004a) ou que l'on calcule le nombre de personnes sans domicile fixe en France dans leurs déplacements territoriaux³, les statistiques rendent compte des tendances et de leurs variations.

3. Selon la Fondation Abbé Pierre, La France compte près de 300 000 sans-domicile-fixe en 2020, soit le double depuis 2012 (*Le Monde*, 15 novembre 2020).

Éthiquement, nous partageons des valeurs communes de respect de chaque catégorie du vivant dans son espèce, son appartenance, sa classification. L'histoire nous rappelle l'extrême cruauté de traitements des êtres vivants à certaines époques :

Il est bien connu que les nazis traitaient les humains avec une extrême cruauté. Les terrifiantes expérimentations médicales sur les humains ont été soigneusement documentées et analysées de même que l'extermination froide et calculée de millions d'êtres humains durant l'Holocauste. On connaît moins les mesures pourtant considérables adoptées par les nazis pour assurer les soins et la protection des animaux... Le brouillage des frontières entre les hommes et les animaux, ainsi qu'avec la nature, a été essentiel dans la construction par le nazisme de l'identité nationale allemande. Les nouveaux Allemands devaient être des animaux sous certains aspects et renoncer à une part de leur humanité. La compassion, normalement réservée aux humains, devait être réorientée en direction des animaux. C'était un des objectifs des lois sur la protection des animaux. (Arluke & Sanders, 2003)

Ainsi, et de fait, sans opérer la moindre comparaison entre l'homme et l'animal, nous pouvons déplacer nos champs d'analyses disciplinaires afin de croiser nos regards scientifiques pour dégager une problématique commune. Il s'agit alors d'analyser les relations entre les organismes vivants et le monde qui les entoure. Nos expertises vont se rejoindre, non pas dans la comparaison d'êtres vivants et qui nous amènerait à penser notre propos en socio-éthologie, mais dans l'analyse d'espaces et les incidences de certains facteurs sur l'environnement, en investiguant les relations des êtres vivants avec leur milieu, dans une approche de socio-écologie. Il faut alors de nouveau ajuster nos approches pour cerner une problématique commune en passant de la socio-éthologie à la socio-écologie. Quels sont les facteurs favorisant la vulnérabilité en limitant les actions et interactions du vivant avec son milieu ?

3. Les spécificités des travaux de recherches : apports et limites des dimensions pluri et transdisciplinaires

Les facteurs environnementaux influençant la vulnérabilité de l'être vivant sont multiples et transversaux dans les deux disciplines. Ils concernent d'une part les facteurs climatiques et d'autre part les facteurs territoriaux.

Chacun de ces facteurs aura des influences sur les comportements et les interactions sociales des êtres vivants.

Être à la rue, c'est d'abord résister aux aléas climatiques. Paradoxalement, même s'il apparaît plus difficile de rester dehors l'hiver, tout élément naturel peut être violent voire fatal lorsque l'on vit dans l'espace public : le froid, la pluie, le vent, la chaleur... Dans le monde animal, les conditions météorologiques limitent la reproduction en la décalant en fonction des températures hivernales (Rödel *et al.*, 2004b). Ainsi, le climat a des répercussions sur le vivant, tant dans son bien-être que dans sa survie, qui doit sans cesse s'adapter à ce facteur extérieur, en impactant sa vulnérabilité. Qu'en est-il du rapport territorial ?

À la rue, le territoire occupé par le sans-abri s'organise dans trois types d'espaces pour répondre à ses besoins. Le premier est l'espace économique, pour gagner de l'argent, par exemple en pratiquant la mendicité. On observe une répartition spatiotemporelle des lieux économiquement rentables et particulièrement convoités, telles les gares ou les stations de métro. Le deuxième est l'espace relationnel, où sont particulièrement fréquentées certaines structures spécialisées pour ce public, tels les centres d'accueil de jour. Enfin, le dernier est l'espace privé, y compris en pleine visibilité dans l'espace public, considéré, investi, et défendu comme le lieu personnel et sécurisé (Dambuyant, 2004). Dans le monde animal, de mêmes « frontières » sont établies pour délimiter des zones « réservées » par groupe de lapins (Rödel, 2021). Le territoire s'organise également dans cette différenciation d'espaces. L'un collectif, par exemple le terrain occupé pour une population donnée et l'autre personnel ou collectif dans un sens plus étroit donnant accès aux membres d'une même famille ou d'un même groupe, par exemple le terrier (Coureaud *et al.*, 2015, p. 114 et suiv.). Tout bouleversement de ces réalités territoriales influence les quotidiens et les interactions de tous les êtres vivants. Des attitudes d'agressivité s'observent et génèrent du stress, tant dans des comportements offensifs pour obtenir par exemple plus de ressources que dans des comportements défensifs, particulièrement lorsqu'il s'agit de défendre son « espace privé ».

Enfin, sur un même territoire, on observe chez ces êtres vivants des groupes institués, avec des interactions plus ou moins stables, qui peuvent protéger de la vulnérabilité. Il existe certes des rapports de violences et de dominations, mais aussi des alliances que l'on peut analyser chez l'humain, comme des mécanismes de solidarités et chez l'animal, comme des socialités. Ces comportements sociaux positifs sont

bien sûr à contextualiser en fonction de l'espèce étudiée. Car ce sont bien là les apports fondamentaux autant que leurs limites d'approches pluri et transdisciplinaires. Si elles permettent de penser la continuité du vivant dans l'évolution des sociétés, en focalisant sur l'importance de son environnement, l'appréhension des processus explicatifs des réalités observables nécessite de cibler les analyses dans une discipline fondamentale, lui donnant alors plus de pertinence.

4. Conclusion

Questionner les approches conceptuelles de part et d'autre de la sociologie et de l'éthologie, permet de mieux appréhender les facteurs favorisant la vulnérabilité en limitant les actions et interactions du vivant avec son milieu. Dès lors, les notions de mutations, d'innovations, de création/créativité, d'une part, et d'espaces, de mouvements, et de limites, d'autre part, se sont déclinées et enrichies par le croisement de ces disciplines respectives. Ainsi, et au-delà de la diversité des approches scientifiques, nos objets d'études ont pu trouver des perspectives en termes de différences et d'analogies permettant de construire une problématique commune et des complémentarités d'analyses. Enfin, cette contribution a favorisé la mise en dialogue entre des chercheurs de disciplines différentes qui n'aurait pas eu lieu sans cette initiative.

Cette expérience innovante est très prometteuse, car elle concerne toute espèce vivante dans tout environnement, et pose davantage de questions qu'elle ne propose de réponses. Nos travaux respectifs permettent de mettre en évidence l'existence de facteurs de stress environnementaux impactant tous les organismes vivants. Comment intensifier la protection des êtres les plus vulnérables ? Comment gérer plus efficacement l'environnement des bouleversements climatiques ? Comment limiter les comportements agressifs ? Comment maximiser la préservation de l'habitat privé, en rappelant que plus les logements sont modestes, plus l'exposition publique est continue (Sauvadet, 2011) ? Ces questions se focalisent alors sur l'essentiel, en replaçant l'être vivant et son environnement au centre de toute démarche scientifique, toutes disciplines confondues, permettant alors de favoriser la recherche transdisciplinaire tout en respectant les limites.

Références bibliographiques

- ARLUKE A. & SANDERS C. R. (2003). Le travail sur la frontière entre les humains et les animaux dans l'Allemagne nazie. *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 64, p. 17-49. URL : <https://doi.org/10.3406/polix.2003.1308>.
- BALANDIER G. ([1971] 2004). *Sens et puissance*, chapitre « Sociologie des mutations ». p. 74-98. Paris : PUF.
- COUREAUD G., RÔDEL H. G., LE NORMAND, B., FORTUN-LAMOTHE, L., BIGNON, L. (2015). Habitat et comportement. In T. Gidenne (coord.), *Le lapin de la biologie à l'élevage*, p. 114 et suivantes. Versailles : Quae.
- DAMBUYANT G. (2004). Sans toit ni loi : les exclus. *Ethnologie Française*, vol. 34, p. 499-508. URL : <https://doi.org/10.3917/ethn.043.0499>.
- DAMBUYANT G. (2006). *Quand on n'a plus que son corps*. Paris : Armand Colin.
- DAMBUYANT G. (2013). Réalités et projets de vie des sans-abri : lorsque le corps devient l'ultime ressource. *Bulletin de l'Académie nationale de Médecine*, vol. 197, n° 2, p. 259-270. URL : [https://doi.org/10.1016/S0001-4079\(19\)31582-1](https://doi.org/10.1016/S0001-4079(19)31582-1).
- DAMBUYANT G. (2019a). Accueil et accompagnements socio-éducatifs des mineurs non accompagnés au foyer de l'enfance. Bouversements des prises en charge, adaptation des pratiques et complexité des mesures de protection. *Empan*, n° 116, p. 66-73. URL : <https://doi.org/10.3917/empa.116.0066>.
- DAMBUYANT G. (2019b). La violence holistique des femmes sans-abri. Parcours de soins sociaux pour aller vers... la reconstruction identitaire. *Pensée plurielle*, n° 2, p. 49-58.
- DAMBUYANT G. (2019c). Les cent ans de professionnalisation du travail social Français à l'épreuve du corps vulnérable : réponses pratiques et enjeux de formation. *Les politiques sociales*, vol. 1-2, n° 1, p. 7-18. URL : <https://doi.org/10.3917/lps.191.0007>.
- DAMBUYANT G. (2022). Pour une revalorisation des professionnels accompagnant le « travail » des personnes vulnérables. État des lieux et perspectives. *Empan*, numéro à paraître en automne 2022.
- DURAND J P. & WEIL R., dir. (1989). *Sociologie contemporaine*. Paris : Vigot.
- GAGLIO G. (2011). *Sociologie de l'innovation*. Paris : PUF.
- MARTIN C. (2013). Penser la vulnérabilité. Les apports de Robert Castel. *ALTER, European Journal of Disability Research*, vol. 4, n° 7.

- RICHEZ-BATTESTI N., PETRELLA F., VALLADE D. (2012). L'innovation sociale, une notion aux usages pluriels : Quels enjeux et défis pour l'analyse ? *Innovations*, vol. 38.
- RÖDEL H. G., BORA A., KAISER J., KAETZKE P., KHASCHEI M., von HOLST D. (2004a). Density-dependent reproduction in the European rabbit: a consequence of individual response and age-dependent reproductive performance. *Oikos*, vol. 104, n° 3, p. 529-539. URL : <https://www.jstor.org/stable/3547814>.
- RÖDEL H. G., BORA A., KAETZKE P., KHASCHEI M., HUTZELMEYER H., von HOLST D. (2004b). Over-winter survival in subadult European rabbits: weather effects, density dependence, and the impact of individual characteristics. *Oecologia*, vol. 140, p. 566-576. URL: <https://doi.org/10.1007/s00442-004-1616-1>.
- RÖDEL H. G. (2021). Aspects of social behavior and reproduction in the wild rabbit—Implications for rabbit breeding? *World Rabbit Science*, vol. 30, n° 1. URL : <https://doi.org/10.4995/wrs.2022.15954>.
- SAUVADET T. (2011). Les marques dans les cités. *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, n° 22.